

PHILOSOPHIA, ANCILLA HOMINIS ?



Ferdinand Bol, *Philosophe en méditation*

François Nebout

« Platon a somptueusement décrit la façon dont le penseur philosophique, au sein de toute société constituée, passe forcément pour le prototype de toutes les perversions. »

Nietsche, *Aurore*, § 496, trad. Julien Hervier

« En allant de Fribourg, où Heidegger enseignait alors, vers le nord, je vis à Francfort-sur-le-Main Franz Rosenzweig, dont on se souviendra toujours quand on parlera avec compétence de l'existentialisme et je lui parlai de Heidegger. Je lui dis que, comparé à Heidegger, Weber me faisait l'impression d'un orphelin en ce qui concerne la précision, la probité intellectuelle et la compétence. Je n'avais jamais vu auparavant autant de sérieux, de profondeur et de concentration dans l'interprétation des textes philosophiques. J'avais entendu Heidegger interpréter quelques extraits d'Aristote, et j'entendis un peu plus tard à Berlin Werner Jaeger interpréter les mêmes textes. La charité me contraignit à limiter ma comparaison à la remarque qu'il n'y avait pas de comparaison. Je me rendis compte progressivement, avec ceux de ma génération, de l'amplitude de la révolution intellectuelle que Heidegger était en train de préparer. Nous vîmes de nos propres yeux qu'il n'y avait pas eu un tel phénomène dans le monde depuis Hegel. (...) À Davos, eut lieu un célèbre débat entre Heidegger et Ernst Cassirer qui révéla à tous ceux qui avaient des yeux pour voir la vacuité de ce remarquable représentant de l'establishment académique philosophique. Cassirer avait été l'élève de Hermann Cohen, le fondateur de l'école néo-kantienne. Cohen avait élaboré un système philosophique dont le centre était la morale. Cassirer avait transformé le système de Cohen en un nouveau système dans lequel la morale avait complètement disparu. Elle avait disparu en silence. Il n'avait pas affronté le problème. Heidegger, lui, affronta le problème. Il déclara que la morale était impossible, et son être tout entier était pénétré par la conscience que ce fait nous met devant un abîme »

Leo Strauss, *The Rebirth of Classical Political Rationalism*, Chicago, 1989, page 28.

La lecture d'Emmanuel Faye réserve à son lecteur des émotions peu ordinaires. La vitesse est son style, l'attaque-éclair sa méthode (porter une estocade et quitter aussitôt le champ de bataille), la polémique, son élément; quant à son objectif, il semble être de séparer les énoncés philosophiques « corrects » (ceux de Descartes ou de Bovelles) et les énoncés qui ne le sont pas (ceux de Heidegger, voire de Kant). La vitesse : Emmanuel Faye, dont le principe semble être qu'il ne faut jamais

s'attarder sur un problème, est capable de résumer et de condamner en huit lignes la pensée scotiste et post-scotiste :

« J'ajouterai que dans la théologie, surtout à compter de Duns Scot, il sera bien moins question de l'*homme* que du *viator*, du « voyageur » et du *status viatoris*, du statut du voyageur ou pérégrin en cette vie, opposé au bienheureux en l'autre vie. La théologie conduit ainsi à une certaine disparition de l'homme du champ de la pensée, disparition qui se voit de manière particulièrement frappante au fait que, dans le volumineux *Dictionnaire de théologie catholique* publié en ce siècle, on ne lit, à la mention « anthropologie » que le renvoi : « Voy. Homme », mais que, arrivé à la lettre H, on découvre *qu'il n'y a pas d'article « homme » !* »¹.

L'attaque éclair : Emmanuel Faye dispose d'une méthode très au point qui consiste à isoler un énoncé, à agir vite, c'est-à-dire à ne pas le considérer de trop près, à en dégager les conséquences ou implications condamnables, et à passer à autre chose. En voici deux exemples :

A. « Par ailleurs, Heidegger reproche à l'humanisme de rester "métaphysique" en ce qu'il "situe l'homme à l'intérieur de l'étant comme un étant parmi d'autres" (*Lettre sur l'humanisme*, pages 52-53) . C'est pourtant la philosophie humaniste de la Renaissance, en Italie avec Pic et en France avec Bovelles, qui a précisément mis en cause le fait de situer une fois pour toutes la nature humaine dans la hiérarchie des espèces. Ainsi Pic montre-t-il qu'à l'homme, rien n'a été donné en propre (*nihil proprium*) : ni place déterminée, ni visage propre, ni don particulier) »².

¹ Texte d'une conférence-débat (Sorbonne, 5 décembre 1998) publié dans *L'enseignement philosophique*, mars-avril 1999, page 38. En quoi un dictionnaire du vingtième siècle peut-il discréditer des penseurs médiévaux ? Mystère. Il suffit de lire le Prologue de l'*Ordinatio* pour comprendre que l'homme est au centre de la pensée de Duns Scot. À prendre ce dernier pour l'abbé Bournisien, on risque de se retrouver dans les habits de M. Homais.

² *Métaphysique et humanisme : raisons cachées d'un déni heideggerien*, in *Heidegger et la question de l'humanisme*, recueil collectif, Paris, 2005, pages 37-38.

La réfutation ne vaut malheureusement rien, Heidegger ne définissant jamais l'étant comme quelque chose qui ferait partie de la « hiérarchie des espèces », et pas davantage quelque chose qui aurait une particularité propre : Dieu lui-même, le Dieu de la théologie reste un étant.

B. « ...La critique heideggérienne de la biologie sert aujourd'hui d'ultime rempart pour ceux qui, comme l'éditeur même du cours, Hartmut Tietjen, nient que Heidegger puisse être nazi étant donné qu'il critique la biologie. Malheureusement, cet argument ne tient pas pour au moins deux raisons. D'une part, Heidegger est loin de récuser systématiquement le fait de parler de race. C'est de manière très explicite qu'il utilise dans ce même cours les termes *Rass* et *Geschlecht*. Loin de les récuser, il avance simplement qu'il faut penser la race à partir de l'existence (donc de ses propres analyses du *Dasein*), et non plus à partir de ce qu'il nomme avec mépris la "biologie libérale" (*liberalistische Biologie*) (...). D'autre part, c'est ici la seconde raison, lorsque Heidegger critique la biologie, que désigne-t-il exactement sous ce terme ? Nullement la discrimination raciale qui est au fondement du nazisme, mais, très explicitement, une science qui n'est pas d'origine allemande puisqu'elle se fonde sur la doctrine darwinienne de la vie et donc sur ce que Heidegger nomme la compréhension libérale de l'homme et de la société humaine (*der liberalen Auffassung des Menschen und der menschlichen Gesellschaft*), en exercice dans le positivisme anglais »³.

Voici enfin le biologisme secret de Heidegger établi ! À vrai dire, il se passe quelque chose de tellement extraordinaire dans le *premier argument* qu'on peut se demander si Emmanuel Faye était bien réveillé quand il l'a élaboré : en signalant que Heidegger déclare qu'il faut penser la race à partir du *Dasein*, *qui justement n'est rien de biologique*, Faye reconnaît lui-même, au moment même où il prétend le démasquer, que Heidegger s'écarte radicalement de l'idéologie nazie pour laquelle la

³ *La question de l'homme et le « principe völkisch »*, dans le recueil cité à la note précédente, pages 319-320.

race est précisément un principe non dérivé. Dont acte ! Il arrive parfois aux bretteurs trop nerveux de s'envoyer un coup d'épée dans la jambe. Quant au *second argument*, il consiste à conclure, du fait que Heidegger critique dans tel texte une forme spécifique de biologisme (le « biologisme libéral ») – c'est incontestable – que sa critique ne porte pas sur le biologisme nazi, ce qui constitue une grossière faute de logique. Si M. Faye n'aime pas le camembert, devra-t-on en conclure qu'il aime le Brie ?

À la vérité, ce qu'on peut dire de moins cruel à propos des prétendues réfutations d'Emmanuel Faye, c'est qu'elles laissent les problèmes exactement dans l'état où ils étaient avant qu'il n'intervienne.

La polémique, enfin. Dans un beau passage du *Phédon* (91a 2-3), Socrate oppose à « l'amour de la victoire, qui est le propre des gens sans aucune éducation » le fait « de se conduire selon la philosophie » (*ou philosophôs ekhein, alla, hôsper hoi panu apaideutoi, philonikôs*). Le propre de l'*apaidusia* est de ne percevoir dans un discours que ses *effets* et ses répercussions sur les intérêts des uns ou des autres – et, en ce sens, il n'y a pas de lieu où l'ignorance règne aussi souverainement que le tribunal (*Théétète*, 173 d 1-3) – le propre de la philosophie étant en revanche de *creuser* dans ce qui est dit pour *remonter* en lui vers le rapport à l'être ou au vrai qu'il contient. Si la contestation polémique/juridique est essentiellement prospective, la philosophie est essentiellement rétrospective – au sens propre du mot, rétro-grade. Avec Emmanuel Faye, on est décidément au tribunal : la philosophie semble être à ses yeux comme un vaste champ de bataille où s'affrontent des *positions*, des *thèses*, des *énoncés* – ou comme on voudra dire –, dont il s'agit d'évaluer le caractère bon ou mauvais en s'appuyant sur un critère *déjà établi et assuré*, mais qui n'est jamais offert à l'examen. C'est ce qui explique pourquoi Emmanuel Faye, capable de faire dire n'importe quoi à Heidegger ou à Duns Scot, est au moins aussi désinvolte dans son utilisation des « bons » auteurs. Il enrôle sans façon Platon dans l'armée des

philosophes qui se sont occupés « de l'homme comme tel »⁴ sur la foi d'une référence à un passage du *Théétète* (174b), passage en réalité fort inquiétant puisque Socrate y dit que, du point de vue du philosophe, on ne distingue plus vraiment l'être humain du « bétail » ; il fait endosser à Montaigne l'idée d'une « perfection humaine » sur la foi de la page 1055 (éd. Villey)⁵ des *Essais*, alors que Montaigne n'utilise nullement cette expression, mais réserve au seul Socrate le monopole de la perfection pour son art de vivre et de parler (il ne parle pas de connaître) avant de prendre acte de notre limitation (« nos facultez ne sont pas ainsi dressées »). Il n'est pas jusqu'à son héros, Descartes, qu'il a lu certes mieux qu'il n'a lu Heidegger, et sur lequel sa compétence n'est pas à mettre en doute, qui ne soit d'une certaine façon sa « victime » dans la mesure exactement où il le lit à partir d'un principe qui est le sien (« la conception même qu'on se fait de la philosophie, conception où c'est moins la “question de l'être” que la “question de l'homme” », et plus précisément de la *perfection de l'homme* », qui apparaît centrale pour qui cherche à mieux discerner le mode de pensée du philosophe dans sa distinction d'avec le mode de pensée du théologien »⁶), ce qui l'amène, de son propre aveu à « valoriser »⁷ tout ce qui, en Descartes, supporte l'idée de la *perfectio hominis* et, corrélativement, à *réduire* tout ce qui, chez le même auteur, témoigne de la *limitation* de l'homme. Le caractère subjectif d'une telle lecture est presque reconnu : « bref, si je ne conteste évidemment pas que le *moi* soit pensé par Descartes comme une “substance finie” , puisqu'il le dit d'une manière explicite, ce n'est pas pour moi le point qu'il importe le plus de souligner lorsqu'on veut faire ressortir ce qui est le plus propre à la métaphysique de Descartes »⁸.

⁴ *Métaphysique et humanisme...*p. 45.

⁵ Article cité note 1, page 32.

⁶ *Ibid.* page 37.

⁷ *Ibid.* page 64.

⁸ *Ibid.* page 39.

Emmanuel Faye tenant, à l'endroit de Heidegger, un discours, non de philosophe, mais de procureur, il est certes malheureusement nécessaire de rentrer dans le tribunal pour lui répondre, car enfin il faut s'en tenir au principe formulé jadis par Pierre Aubenque : « On peut penser ce qu'on veut de Heidegger, mais il a droit, comme tout homme, à la justice, même posthume »⁹, mais il faut en même temps, et en évitant l'indignation – autant du moins qu'on en est humainement capable –, tenter de comprendre le problème de la haine de Heidegger en termes philosophiques, c'est-à-dire non juridiques.

Aux yeux du procureur, Heidegger serait coupable de deux crimes, un crime politique (l'adhésion au nazisme) et un crime philosophique (l'anti-humanisme), celui-ci expliquant celui-là. Emmanuel Faye a un dieu, et ce dieu est l'être humain tel qu'enfin la modernité l'a promu, libéré de la tutelle théologique par Descartes et arraché aux liens du cosmos par la science moderne. Capable d'auto-affirmation, autonome, moral, il constitue LA valeur AU SERVICE de laquelle la philosophie a pour vocation naturelle de se mettre :

« Dans l'œuvre de Martin Heidegger, ce sont les principes mêmes de la philosophie qui se trouvent abolis. Aucune place n'y est laissée à la morale, ouvertement et radicalement abolie. Le respect de la vie humaine individuelle, le refus de la destruction (?), le scrupule intérieur de la conscience qui fait retour sur soi et mesure la responsabilité de ses pensées, de ses écrits et de ses actes, sans même parler de la générosité et du don de soi, *toutes ces qualités essentielles à l'homme et que la philosophie a vocation de cultiver et de renforcer* y sont éradiquées »¹⁰.

Il existe donc un principe – la valeur humaine – qui surplombe la philosophie et au nom duquel on jugera les effets de telle ou telle entreprise philosophique.

⁹ *Encore Heidegger et le nazisme*, Le Débat, 48, janvier-février 1988, Page 115.

¹⁰ *Heidegger, l'introduction du nazisme dans la philosophie*, page 509. Je souligne.

À quoi il faut répondre qu'en effet la philosophie n'est pas, aux yeux de Heidegger, *au service* de l'homme. D'abord, parce qu'elle n'est au service de rien : ce n'est pas nous qui ferons quelque chose de la philosophie, c'est la philosophie qui fera quelque chose de nous¹¹. Si la philosophie n'est pas *ancilla theologiae*, ce n'est pas pour être *ancilla hominis* : Heidegger est contre toute conception ancillaire de la philosophie. La philosophie n'est pas un moyen pour assurer une liberté humaine déjà définie, elle est elle-même liberté¹². Il ne s'agit pas ici d'un « point de vue » personnel du penseur de Fribourg, qui, très conscient sur ce point, fait porter au christianisme la responsabilité d'une subordination de la philosophie aux intérêts humains :

« C'est le christianisme qui est foncièrement responsable de la pente suivie par la philosophie – d'autres peuvent y voir un progrès –, et cela ne saurait nous étonner, dans la mesure où le christianisme a réussi à amalgamer à la philosophie un besoin d'approfondissement¹³ et d'élévation de l'âme. (...) Nous devons apprendre à renoncer à toute prétention à trouver quelque soutien que ce soit du côté de la science, et, *a fortiori*, du côté de la recherche philosophique »¹⁴.

Ce que reproche par exemple un Duns Scot, dont M. Faye parle si légèrement, à la philosophie, c'est justement d'être impropre à assurer le salut des êtres humains. Les modernes se sont débarrassés de la médiation religieuse, mais ont gardé la même conception « humaniste » de la philosophie. Cette conception, les Grecs ne la partageaient pas : à Philèbe, qui voit dans la rhétorique l'art suprême, Socrate répond en opposant la science recherchée (= la dialectique), qui « si petite *et de si petit profit qu'elle puisse être*, se propose pour objet ce qu'il y a de précis d'exact, de

¹¹ *Introduction à la philosophie*, t.f., pages 24-25.

¹² « Nous essaierons (...) de fonder la philosophie à partir d'elle-même et dans la mesure où elle est œuvre de la liberté humaine. » *Les problèmes fondamentaux de la phénoménologie*, trad. J.-F. Courtine, p. 30.

¹³ Il faudrait comparer cette page de Heidegger avec la lettre admirable que Leo Strauss écrivit le 27 décembre 1932 à Gerhard Krüger (in *Gesammelte Schriften*, Bd3, pages 419-422) où sont confrontées la *radicalité* philosophique et la *profondeur* chrétienne.

¹⁴ *Platon : Le Sophiste*, trad. Page 244-245.

suprêmement vrai », à la rhétorique qui ne tient sa suprématie que « des *services qu'elle rend aux être humains* »¹⁵. Si la philosophie est d'abord *examen*¹⁶, cet examen est *radical* et n'épargne ni l'homme, ni ses valeurs ni la cité. Après tout Socrate ne s'est pas fait condamner à mort *pour rien*. Si la philosophie est philosophie parce qu'elle vise « la totalité de ce qui est – *pases tes ousais* » (*République*, 486a), une philosophie « humaniste » est une contradiction dans les termes parce que l'homme n'est qu'un fragment du tout. Je ne vois pas de philosophe grec qui s'incline devant la figure de l'homme : l'être humain n'est vraiment pas ce qu'il y a de mieux dans le *cosmos* (Aristote, *Ethique à Nicomaque*, 1141a20) ; on a tort de croire qu'il soit la partie la plus précieuse de l'univers (Plotin, III,2,8) ; pour Platon, il ressemble à une marionnette (*Lois*, 804b), ce dernier propos déclenchant d'ailleurs chez le vertueux Megillos une réaction d'indignation qui est celle-là même d'Emmanuel Faye face à Heidegger : « Tu ravales au plus bas notre genre humain, étranger ! ». Il est vrai que M. Faye, lui, ne supporte pas qu'on parle de « finitude » à propos de l'être humain – cela implique, paraît-il, un présupposé théologique (???), et, d'ailleurs, le mot apparaît pour la première fois en 1933 (!!! plutôt à Dieu que Hitler eût le sens de la finitude !).

Il faudrait être fou pour assimiler ce « non humanisme » avec la barbarie hitlérienne : le nazisme est une sorte d'humanisme de fous qui, s'imaginant pouvoir produire sur le champ un être humain parfait, sont amenés par une logique infernale à exterminer tout le monde, alors que le scepticisme à l'égard de la nature humaine est souvent source d'indulgence et de véritable humanité. Mais il y a une autre raison, infiniment plus importante, et qui nous conduit à revenir à Heidegger et à la page de son livre sur le *Sophiste* citée un peu plus haut. Si Heidegger tente de nous libérer du *pli* que nous nous avons pris et qui consiste à mettre la spéculation philosophique au service de « notre » cause, ce n'est pas qu'il soit tenté par la barbarie, c'est

¹⁵ *Philèbe*, 58c, trad. Diès.

¹⁶ *Apologie de Socrate*, 38a.

qu'une telle habitude est le symptôme d'une incapacité à questionner réellement : « c'est le signe que nous sommes complètement déracinés, que nous sommes las de questionner et que, chez nous, la véritable passion de la connaissance est bien morte »¹⁷. Et Heidegger d'opposer une « attitude de type religieux » (attitude, ajouterai-je, qui peut fort bien exister chez les athées¹⁸) à ce qu'il appelle, d'une formule admirable et intraduisible « *die Freiheit der Sachlichkeit* » qu'on est tenté de gloser ainsi : se libérer soi-même pour considérer les choses mêmes (comment, au passage, sauf à être pour le coup inhumain, ne pas sentir immédiatement qu'on est ici à mille lieues de toutes les casernes nationales-socialistes ?). Cette distinction est plus profonde que l'opposition du théorique et du pratique, car l'attitude théorique peut très bien répondre à un intérêt. La pensée n'est au service d'aucune cause, et, il faut avoir le courage de le dire, l'homme moral ne pense pas¹⁹.

Heidegger va même jusqu'à parler de la philosophie comme une « agression » contre l'homme²⁰. Laissons les idiots pour qui le mot « agression » évoquera une descente de la Gestapo. Toutes les agressions ne sont pas meurtrières ni malfaisantes. Il y en a d'amoureuses. Ce que veut dire Heidegger, c'est que philosophie il y a, à la différence de toutes les autres formes de savoir, quand une

¹⁷ Platon : *le Sophiste*, t.f. Page 245.

¹⁸ Je serais incliné à penser qu'il s'agit justement de l'attitude de Faye.

¹⁹ Ce qu'Emmanuel Faye n'a nullement compris, ou ce qu'il a refusé de voir, c'est que la récusation de l'humanisme par Heidegger a pour fonction d'ouvrir une question (« qu'est-ce que l'homme ? ») et non d'introduire une autre définition de l'homme. Dogmatique lui-même, Faye ne conçoit pas qu'une pensée puisse être *questionnante* : aussi relève-t-il des dogmes, là où Heidegger soulève des difficultés. Au fait, les nazis aimaient-ils les vraies questions ? Heidegger avait déjà répondu à Faye : « *Qu'est-ce que l'homme ?* Mais cette question est seulement écrite sur la couverture d'un livre. Questionner ? On s'en garde : non seulement parce qu'on oublie le questionner dans toutes ces écrivasseries mais parce qu'on possède déjà une réponse à la question, et une telle réponse qu'elle implique en même temps qu'il EST ABSOLUMENT INTERDIT DE QUESTIONNER » *Introduction à la métaphysique*, t. f., pp. 149-150. La formule que j'ai mise en majuscule constitue savoureusement, et par anticipation, un excellent résumé du livre et de l'intention d'Emmanuel Faye.

²⁰ *Les concepts fondamentaux de la métaphysique*, t.f., page 44. Rémi Brague, qui cite ce texte (in *Phénoménologie et métaphysique*, recueil collectif, Paris, 1984, page 261, note 56) traduit par « attaque ».

difficulté, au lieu de simplement faire face à l'homme, d'être *sous* son regard, met en cause son propre regard et son propre être et le renvoie ainsi à lui-même.

« La philosophie est le contraire de tout apaisement et de toute assurance. Elle est le tourbillon dans lequel l'homme est entraîné vertigineusement, jusqu'à comprendre le Dasein à partir de lui seul et sans fantasmagorie »²¹.

Cette phrase n'a rien de lyrique : elle caractérise le moment proprement philosophique de l'aporie, et le « tourbillon » heideggérien correspond exactement au « vertige » des interlocuteurs de Socrate (cf. par exemple, *Théétète*, 155c).

Je propose de conclure que, derrière la reprise de la polémique avec Heidegger, il y a chez Faye une contestation de la philosophie dans sa radicalité au nom d'une promotion *morale et non philosophique* de l'être humain. Cette contestation n'est pas seulement le fait de la personnalité d'Emmanuel Faye, elle correspond à un dispositif essentiel de la société, et particulièrement de la société moderne à l'égard de la philosophie. De ce point de vue, une brève évocation de la campagne de diffamation menée récemment à l'endroit de Leo Strauss peut n'être pas sans intérêt.

On se souvient de cette campagne, plus assourdie que celle qui nous occupe, Strauss n'ayant eu longtemps que très peu de lecteurs sérieux en France – Pierre Manent, Rémi Brague...–, et constituant un gibier moins alléchant pour les dénonciateurs professionnels, étant au-dessus de tout soupçon en ce qui concerne le nazisme. Mais on joua exactement la *même* comédie : accusation publique de compromission politique (il aurait inspiré l'administration Bush) et soupçon de haine de la démocratie, relayés solidement par les Média, et menés en général par des gens qui ne l'avaient pas lu. Même grossiereté de l'accusation : s'il est aberrant, pour qui connaît sa pensée, d'imaginer un Heidegger raciste, il est invraisemblable que Strauss, dont la critique principale à l'encontre de la modernité est d'avoir cru

²¹ *Ibid.* p.42.

pouvoir élaborer une solution politique capable de résoudre le « problème humain », ait pu inspirer des chefs qui sacralisent littéralement leur pays. Mais le Faye de Strauss s'appelle Luc Ferry.

Dans le premier volume de sa « Philosophie politique »²², Ferry entreprend une « critique interne » de la pensée de Strauss. On y retrouve en fait les mêmes procédés, moins brutalement employés, certes, que chez Faye ; en voici, très brièvement, quelques illustrations :

A. Le procès d'intention ou l'évaluation d'une pensée d'après ses effets. Si, nous dit d'emblée Ferry, on « revient aux anciens » comme nous y invite Strauss, on va droit à la légitimation de l'esclavage et à la condamnation de la démocratie. Strauss est moralement discrédité avant même que la discussion ne s'engage²³.

B. Même méconnaissance de l'auteur critiqué qui n'a pas été lu : Ferry identifie la « pensée classique » (à laquelle Strauss se réfère) à l'hellénisme alors que Strauss y inclut les penseurs médiévaux et, de toute façon, n'est nullement nostalgique d'une « civilisation » (l'hellénité, comme dit Ferry) mais ne s'intéresse qu'à la lecture de philosophes individuels qui, en tant que tels peuvent penser *contre* leur époque. La critique de Ferry porte essentiellement sur le point suivant : revenir aux grecs, c'est revenir au cosmos hiérarchisé qui induit principiellement une inégalité humaine incompatible avec l'égalité et la liberté. Las ! Ferry s'appuie essentiellement sur *Natural Right & History*, ouvrage à la page 8 duquel Strauss précise que la question du cosmos ne sera pas abordée. De façon générale, le point fondamental de la pensée de Strauss est que le tout n'est pas accessible à la pensée de l'homme et qu'il y a une discontinuité entre le monde de l'homme et le « tout ».

²² Paris, 1984, pages 33–104.

²³ P.34-36.

C. Même rapidité vraiment peu ordinaire dans l'analyse philosophique. Ferry réussit une prouesse mémorable dans l'art de la synthèse en pensant *toute* la pensée grecque à travers la conception aristotélicienne du mouvement, qui, comme chacun sait, a été enterrée par Galilée, ce qui lui permet, en un temps record, de se débarrasser de Platon, d'Aristote, de Cicéron et de quelques autres. Non seulement, cette question est fautive, dit Ferry, mais, appliquée à l'homme, elle l'enferme dans une finalité qui lui interdit d'être libre ; Aristote dit exactement le contraire, mais c'est au livre VII de la *Politique*²⁴, Ferry n'est pas allé jusque-là et d'ailleurs il n'a cure de cet auteur poussiéreux. Il attribue sans état d'âme particulier à Aristote comme à Platon une conception de la *polis* qui en ferait le décalque du *cosmos* hiérarchisé (page 34), et autoriserait ainsi l'inégalité comme l'esclavage. Malheureusement, dans la *République* comme dans les *Lois*, la cité est construite *d'abord*, et la « cosmologie » (terme qui n'existe pas en grec) du mythe d'Er comme celle du livre X viennent *ensuite*. Quant à Aristote, la distance entre le monde sublunaire et le « ciel » interdit toute transposition du second dans le premier. Aristote étudie la cité *phénoménologiquement*, telle qu'elle se présente aux hommes.

Il y a chez Strauss et Heidegger, à côtés de différences énormes, quelque chose de commun : le sentiment que les catégories intellectuelles issues de la modernité (et, sans doute, de l'influence du christianisme sur celle-ci, mais ils sont l'un et l'autre discrets sur ce point) ne sont pas en mesure d'avoir accès à l'essentiel, et qu'il faut reprendre la philosophie à nouveaux frais, c'est-à-dire radicalement, en revenant au coup d'envoi grec. C'est ce « radicalement » qui est aujourd'hui censuré. Mais nous pouvons retrouver la véritable humanité, que nous avons cru congédiée, dans l'endurance que requiert la pensée – et le beau passage de Heidegger qui suit est peut-être la seule réponse à Faye qui vaille :

²⁴ 1332a38-b8 . « Les hommes agissent souvent contre leurs habitudes et contre la nature s'ils sont persuadés que c'est meilleur ».

« Dans l'homme d'aujourd'hui, une vertu est morte, la patience. La patience : ce calme pressentiment qui s'éveille tandis que nous prenons fidèlement en garde ce que nous devons vouloir qu'il soit. C'est le souci se détournant de toute préoccupation bruyante pour faire retour vers le tout du Dasein. La patience, c'est la modalité véritablement HUMAINE de la supériorité sur les choses. La vraie patience est l'une des vertus fondamentales du philosophe, celle qui comprend que nous devons constamment dresser le bûcher avec du bois approprié et choisi, jusqu'à ce qu'il prenne feu enfin »²⁵.

François Nebout

²⁵ La « *Phénoménologie de l'esprit* » de Hegel trad. Emmanuel Martineau, pages 123-124.